

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 36

Artikel: Une revue à la Chaux-de-Fonds
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Nos fêtes.

Dans une correspondance adressée, l'autre jour, à l'un de nos journaux, quelqu'un proposait de se préoccuper d'ors et déjà d'une grande fête appelée à célébrer, en 1903, le centenaire de l'entrée du canton de Vaud dans la Confédération.

Une telle proposition peut partir d'un bon naturel, d'un patriotisme sincère, mais prête nécessairement à rire : Douze ans à l'avance !... Que se passera-t-il d'ici-là ?... N'escomptons pas l'avenir.

Et puis, nous venons d'en prendre des fêtes, et cela abondamment. Respirons un peu avant d'en imaginer de nouvelles. Mieux vaudrait, au contraire, en diminuer le nombre. Et voici comment la chose pourrait se faire d'une manière heureuse.

S'il y a une date mémorable, un anniversaire éminemment patriotique, c'est bien celui qui nous rappelle la première alliance de nos ancêtres, en 1291, la fondation de la Confédération. Nous l'avons fêté le 1^{er} août dernier seulement !... Il a fallu six cents ans pour nous décider à cette belle manifestation.

Six siècles !... et l'on s'est dit, dans cette fête : nul d'entre nous, pas même nos enfants, ni nos petits-enfants ne la reverront. Voilà qui paraît inexplicable. Mais pourquoi, je vous prie, attendre la fin d'un siècle, pour cela ? Pourquoi ne fêtons-nous pas, le 1^{er} août de chaque année, ce que la France fait le 14 juillet ?

Au lieu d'avoir des fêtes différentes à chaque instant, abbayes, fêtes de sociétés militaires et autres, dont on reconnaît l'abus, ne pourrions-nous pas en supprimer au moins une partie en faveur d'une fête nationale annuelle ? Ce serait avec plus d'entrain, plus d'ensemble, que nous nous livrerions ainsi à cette grande réjouissance. Il en résulterait nécessairement des choses excellentes ; bien des préjugés, bien des rivalités de partis ne manqueraient pas de s'effacer au souffle patriotique de ce grand jour.

Une revue à la Chaux-de-Fonds.

Sous ce titre, nous empruntons à une intéressante publication, le *Musée Neu-*

châtelois, année 1883, les curieux détails qui suivent sur l'organisation des milices neuchâteloises, leurs uniformes, et quelques usages d'autrefois.

« Les milices du pays obéissaient aux ordres du Conseil d'Etat, et non à ceux d'un directeur militaire ou chef spécial. Des lieutenants-colonels étaient désignés pour passer les revues des compagnies, aucune localité, sauf Neuchâtel, n'ayant de chef au-dessus du grade de major. L'unité tactique était la compagnie ; ainsi on avait la compagnie de la Sagne, celle des Planchettes, des Verrières, de la Côte, etc. ; elles s'exerçaient dans leurs localités respectives pendant un certain nombre de dimanches, et, en outre, il y avait les jours de revue.

» Ainsi que cela avait lieu, sans doute, dans les autres parties du pays, les revues se passaient à la Chaux-de-Fonds de la manière suivante :

» Il y avait deux compagnies du village, puis une du Valanvron, et une de la Ferrière — On ne sait d'où vient cette dénomination d'un village bernois pour une compagnie neuchâteloise. — Chacun de ces corps avait un fonds particulier, alimenté par les amendes et destiné à couvrir certains frais ; il possédait, en outre, un corps de garde qu'il devait occuper en cas de guerre. Qui ne connaît le corps de garde de Bas-Monsieur, celui de Mi-Côte, de la Chadge, de Moron, et le plus considérable, celui qui est situé sur la route des Planchettes, au moulin Delachaux, solidement bâti en pierres de taille et percé de meurtrières : un poste y fut placé en juin 1815.

» La place d'armes était la propriété des quatre compagnies. Lorsque celles-ci vendirent leurs immeubles, vers 1815, le produit en fut appliqué au paiement de ce qu'elles pouvaient devoir, et le solde fut versé dans la caisse du Département militaire. La commune de la Chaux-de-Fonds acquit la place d'armes pour le prix de 300 louis, et pour payer cette somme on lui concéda le droit d'établir trois loteries.

» Il est difficile de se faire une idée, aujourd'hui, de ce qu'était alors une revue pour la population. Ce jour-là était la fête principale de la localité ; chacun y prenait part, et dès le matin,

le talus bornant la place d'armes au midi, se trouvait envahi par une foule curieuse et animée, s'ébattant sous l'ombrage des sapins.

» Dès la veille, les tambours et les fifres, précédés du tambour-major des Montagnes, battaient et jouaient la retraite, et le lendemain matin la diane, devant la demeure des principaux officiers.

» Quelle animation peu après ! On voyait le grenadier à demi vêtu, courant chez le perruquier qui devait lui arranger convenablement sa cadenet recouverte d'une plaque d'écaïlle ; des groupes se formaient, composés de bourgeois et de soldats, et de grosses farces se racontaient en patois.

» Enfin, on bat l'assemblée, puis le rappel ; chacun court, s'empresse, les compagnies se forment ; elles sont composées des hommes de 18 à 60 ans, demeurant dans le rayon qui fournit chacune d'elles. Ces subdivisions étaient de force inégale et variant de 200 à 300 hommes ; elles étaient formées de quatre pelotons commandés par des officiers et des sergents. Les sergents-majors n'existaient pas avant 1815 et les caporaux n'étaient distingués par aucune marque apparente. Officiers et sergents étaient habillés exactement de même : ils portaient l'épée et la hallebarde, ou esptonon. Quant aux simples soldats, ils prenaient place dans la ligne selon leur fantaisie, en observant autant que possible le rang de taille, mais jeunes et vieux entremêlés.

» Chaque compagnie avait en tête un peloton d'environ 24 grenadiers, hommes d'élite de propre et belle tenue, car n'était pas grenadier qui voulait.

» A cette époque, on ne connaissait ni carabiniers, ni chasseurs, et les trompettes étaient inconnus. A la droite du bataillon se tenait la musique militaire, en bel uniforme.

» On se met en marche pour la place d'armes, le bataillon précédé de six vedettes revêtues d'uniformes de fantaisie ; les uns ressemblant à des généraux français, deux autres en hussards et deux vétérans dans leur costume fidèlement conservé d'anciens soldats du grand Frédéric.

» La place d'armes a été mise en état par les soins des sergents de camp, dont le sobriquet était *pique-bouzes*. Ils ont, tant bien que mal, nivelé les aspérités du terrain et tracé un léger sillon en ligne droite. Lorsque la troupe arrive, chaque homme vient y appuyer la pointe des pieds ; de cette manière l'alignement est parfait sur le front de bandière. On accorde un moment de repos pendant lequel les grenadiers ôtent leur bonnet à poil et essuient leur front ruisselant de sueur. La musique, libre jusqu'au défilé, va établir son bivouac sous un sapin et y rafraîchir ses embouchures en faisant honneur au vin du cantinier. De temps en temps, elle exécute un morceau de son répertoire.

» Mais l'exercice commence ; il se fait à la prussienne ; chaque temps composé de plusieurs mouvements. Par exemple, pour arriver au port d'armes depuis l'arme au bras, le premier mouvement consistait à saisir l'arme de la main droite au délié de la crosse, en appuyant la batterie contre le côté du corps. Le second mouvement amène le fusil de la main droite devant l'homme, pendant que la main gauche saisit le canon au-dessus de la première capucine et que le pied droit se porte derrière le gauche. Par le troisième mouvement, on place l'arme contre l'épaule droite en l'accompagnant de la main gauche, et par le quatrième mouvement on donne un coup de plat de cette main contre l'arme pour bien l'appuyer à l'épaule, et on ramène le pied droit à côté du gauche en frappant du talon.

» Ces mouvements s'exécutaient avec la précision la plus parfaite, voici comment : Un grenadier expert sort des rangs en courant et tenant sa giberne de la main gauche ; il va se placer à cent pas du front pour être vu de chacun ; on le nomme *flügelmann*. Avec son fusil à la main, il donne une série de signaux correspondant à chaque mouvement, et tous les soldats, le regard fixé sur lui, exécutent avec une sage lenteur, mais avec beaucoup de précision, les manœuvres d'armes indiqués.

» Donnons un exemple de ces pratiques disparues. Voulait-on passer de l'arme au bras au port d'arme, le *flügelmann* placé en face du bataillon, les jambes très écartées, étend le bras de toute sa longueur et fait de la main un vif mouvement de bas en haut, en même temps qu'il laisse son fusil s'incliner en arrière sur l'épaule gauche ; c'est le premier mouvement. Pour le second, il saisit de la main droite son arme entre les deux capucines supérieures, tandis que la main gauche la tient au délié de la crosse, et il la ramène horizontalement au-dessus de sa tête, un peu en avant. Au troisième mouvement, il lâche l'arme de la main droite et la reprend dessous

la crosse au moment où le fusil prend la position verticale et où la main gauche, placée au milieu de la longueur du canon, aide à l'appuyer contre l'épaule droite. Pour le quatrième mouvement, enfin, le *flügelmann* frappe sur le fusil de la main gauche, pendant que la droite le soutient au port d'arme.

» Les exercices terminés, cette espèce de moniteur rentre dans le rang et les feux de peloton commencent, suivis de ceux de compagnie et de bataillon. On clôture le tir par des feux à volonté que l'on a mille peines à faire cesser, malgré les roulements prolongés des tambours.

» Ensuite avaient lieu des marches et contremarches peu compliquées que suivait un repos bien gagné. Les fusils étaient couchés sur le terrain au commandement de : *armes à terre*, et un *hourrah* général éclatait, accompagnant une course désordonnée vers les cantines. Les chants et les danses alternaient pendant une heure, secondés par les accords de la musique.

» Mais le rappel bat, les soldats reprennent leurs rangs en courant, le défilé commence et l'on rentre au village ayant en tête du bataillon le colonel, le major, le chirurgien-major et les vedettes. La troupe est sur deux rangs et marche au pas ordinaire. Arrivé près de la rue des Juifs, chaque chef commande : *peloton en bataille et conversion à gauche, marche !* Puis il se place devant le centre de son escouade, tenant son esponton horizontalement et lui faisant faire un mouvement de va-et-vient très gracieux. Une fois sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on forme le bataillon carré, les officiers au centre, l'esponton planté en terre et tenu par le bras étendu.

» Les rangs rompus, les officiers se rendent pour dîner à l'hôtel de la Balance tenu par le capitaine Dubois, dit bon Claude ; la musique s'installe sur la terrasse de l'église avec la compagnie de grenadiers qui doit tirer les santés, au signal qui lui est fait d'une fenêtre de l'auberge. La verve oratoire de Messieurs les officiers une fois tarie, les grenadiers recouvrent leur liberté et ils parcourent en corps les rues du village en faisant des décharges parfois dangereuses et lançant des grenades. Malgré la gravité du bonnet à poil, on les voyait aussi, quel que fût leur âge, chanter, danser et marcher à la file indienne. Pendant ce temps, des cabarets regorgeant de miliciens s'échappaient des chants, des bruits d'instruments, des roulements de tambours, des sifflements de fifres, le tout se mêlant à d'incessantes fusillades.

» La journée se terminait par des danses dans les granges, auxquelles prenaient part les officiers et les dames du village.

» C'était encore fête le lendemain ; les maçons seuls travaillaient.

» Telles étaient autrefois les revues à la Chaux-de-Fonds ; nous sommes loin de ce temps et de ces mœurs. »

Conseils aux gens à table.

Dinez toujours, si vous le pouvez, avec des gens réjouis. On est toujours porté à considérer le rire comme un simple mouvement instinctif, c'est une erreur ; il forme une des plus importantes fonctions, non-seulement en relevant les esprits, mais en fortifiant les nerfs, en chassant la bile, en établissant une circulation salubre du sang et en aidant à la digestion. Le dicton populaire qu'on entend souvent répéter quand on a bien ri : « Je viens de me faire une once de bon sang, » est bien vrai ; aussi, entreprenez toujours la joyeuse humeur à votre table : gardez-vous-y de toutes discussions irritantes ; bannissez-en toute controverse.

Ne vous mettez jamais à table quand vous êtes en colère : tout ce que vous mangeriez vous semblerait mal préparé, votre digestion serait mauvaise. Attendez que le calme soit revenu dans votre sang. Ne vous querrellez jamais à table ; une femme, par exemple, qui choisit ce moment-là pour chercher noise à son mari et à ses enfants, les rend bilieux et se prédispose elle-même à une maladie du foie. Un vieil auteur prétend qu'une querelle en mangeant est tout aussi bonne pour l'estomac que si l'on avait une pelote garnie d'épingles.

L'exercice après le repas trouble la digestion. Beaucoup de gens croient le contraire et se trompent, car l'accomplissement de l'importante fonction de digérer exige le repos ; vous le troublez également par la lecture et par un travail quel qu'il soit. Voyez les animaux : aussitôt qu'ils ont mangé, ils dorment, et c'est l'instinct qui les dirige toujours à faire ce qui leur est nécessaire. Je ne conseille pas cependant que, comme eux, nous devons dormir, mais je conseille de les imiter en prenant au moins une heure de repos au sortir de la table. C'est avant de manger que l'exercice convient souverainement pour exciter l'appétit, mais fuyez-le, je vous le répète, quand vous avez l'estomac chargé d'aliments.

Terminez votre dîner en mangeant une petite croûte de pain. Cela aide à la digestion et nettoie les dents.

Ne mangez jamais ce qui ne vous plaît pas. Il y a en nous l'instinct de l'animal, et nous repoussons ce qui pourrait être contraire à notre estomac. C'est donc à tort que, sous prétexte de bien élever un enfant, on le force à manger de tout.

Si vous êtes d'une constitution chétive ou fragile, mangez si vous avez faim, c'est-à-dire souvent, mais pas trop à la fois ; mangez lentement, mâchez bien.

Faut-il boire peu ou beaucoup en mangeant ?

Les ivrognes me répondront qu'il faut manger peu et boire beaucoup ; les gastronomes, gens d'expérience, diront au contraire, qu'il faut boire peu, surtout pendant les repas, et manger le plus possible. Lesquels croire ? Evidemment ni les uns ni les autres, car leurs passions les égare.

Il y a des estomacs délicats, des estomacs de femmes et de valétudinaires qui manquent d'énergie et de contractilité. Pour de